

ANNALES

DE

MÉDECINE VÉTÉRINAIRE,

PUBLIÉES A BRUXELLES,

PAR

MM. DELWART, DIRECTEUR-PROFESSEUR,
THIERNESSE, PROFESSEUR,
DERACHE,
GILLE, } RÉPÉTITEURS,
WEHENKEL, }

à l'École de médecine vétérinaire de l'État.



QUINZIÈME ANNÉE.



BRUXELLES,

HENRI MANCEAUX, IMPRIMEUR-LIBRAIRE

DE L'ÉCOLE DE MÉDECINE VÉTÉRINAIRE DE L'ÉTAT.

RUE DE L'ÉTUVE, 20.

1866

déjà perdu plusieurs bêtes de la pleuropneumonie exsudative, lorsque, dans les premiers jours du mois d'août 1865, la vache n° 3 commença à tousser. Appelé par ce fermier, et connaissant les pertes qu'il avait déjà faites, je lui conseillai l'inoculation de ses animaux sains. Le 24 août, jour où je pratiquai cette opération, la vache n° 3 toussait davantage et mangeait mal. L'inoculation fut suivie de ses effets ordinaires chez toutes ces bêtes, au nombre de cinq; le n° 3 est mieux et aujourd'hui (28 octobre 1865) il ne lui reste plus qu'une petite toux qui se fait entendre à des intervalles très-longes.

9° J'ai ensuite inoculé avec le même succès, 9 bêtes chez MM. Dubois et Maquet, fermiers à Wadelincourt, qui avaient eu précédemment leurs étables dévastées par la pleuropneumonie.

10° M. Bael-Maquet, fermier à Roucourt, ayant une vache, récemment vélée, atteinte de la pleuropneumonie épizootique, la fit sacrifier et me pria d'inoculer les autres, au nombre de 8. Une seule (n° 54) n'a pas présenté les effets de l'opération. Je la réinoculai le 20 septembre.

Le 2 octobre, il existait un engorgement assez fort autour des piqûres, avec chaleur, douleur et un peu de fièvre chez cet animal qui, comme les autres, fut préservé de la maladie.

11° La pleuropneumonie se déclare le 12 octobre 1865 sur une vache appartenant à M. Dugniolle (Édouard), de Brasménil; elle est sacrifiée et j'inocule les 13 autres avec le virus provenant de la malade qu'on venait de tuer, et depuis lors aucune autre vache n'a présenté le moindre symptôme de l'affection pulmonaire épizootique.

MALADIE PARTICULIÈRE DU CHEVAL, signalée par M. U. ANDRÉ, médecin vétérinaire du Gouvernement, à Fleurus. — Rapport fait sur cette maladie à M. le Ministre de l'intérieur, par MM. DELWART, directeur-professeur, et THIERNESSE, professeur à l'École de médecine vétérinaire de l'État. — M. THIERNESSE, rapporteur.

Bruxelles, le 21 mai 1866.

Monsieur le Ministre,

Nous avons l'honneur de vous rendre compte de la mission

que nous venons de rendre à M. le Ministre par sa lettre du 15 courant, et parmi les chevaux de

Cette maladie, qui ne s'était jamais faite, a fait son apparition dans la présente année; mais, dans les premiers mois, qu'en une seule heure, qui se manifesta et se dissipa spontanément depuis six à huit semaines, inspire de l'inquiétude.

C'est ce qui a déterminé le Ministre, la Commission de l'École de médecine vétérinaire, cette intervention, il y a quatre en traitement par le cultivateur et marcheur poulains bien portant, sa mère malade; le dit — un, chez le sieur F. il existe encore, en bœufs âgés, l'un de 2 ans, Schoup, cultivateur, et vaux sains.

Voici les symptômes

Aucun phénomène ne se manifeste, se monstrent, surtout dans les membres, surtout dans les membres, comme dans la fourbure. Au temps, une contraction se fait au cou et de la région pectorale qui disparaît au repos ou sous l'influence d'un repos assez souvent dans le repos. Il n'y a aucune appa-

neumonie exsudative, l'août 1865, la vache fermier, et connaissant j'ai l'inoculation de pratiquai cette opération mangeait mal. L'inoculation chez toutes ces bêtes, aujourd'hui (28 octobre) toux qui se fait en-

succès, 9 bêtes chez M. Court, qui avaient eu la pleuropneumonie. M. Court, ayant une vache, pneumonie épizootique, 10 bêtes, au nombre de 8. Résultats de l'opération. Je

trouvé assez fort autour des bêtes de fièvre chez cet animal et la maladie.

Le 12 octobre 1865 sur M. Court (M. Court), de Brasménil; M. Court avec le virus prouvé et depuis lors aucune opération de l'affection

Rapport par M. U. ANDRÉ, vétérinaire, à Fleurus. — Rapport au Ministre de l'intérieur, par M. THIERNESSE, vétérinaire de l'État. —

Bruxelles, le 21 mai 1866.

Compte de la mission

que nous venons de remplir à Fleurus, au sujet de la maladie dont M. le médecin vétérinaire du Gouvernement U. André, par sa lettre du 15 de ce mois, vous avait signalé l'existence parmi les chevaux de plusieurs cultivateurs de cette ville.

Cette maladie, que M. André n'avait pas encore rencontrée, et qui ne s'était jamais, non plus, présentée à notre observation, a fait son apparition dans la localité au commencement de la présente année; mais elle ne consista d'abord, dans les premiers mois, qu'en une simple indisposition, une sorte de fourbure, qui se manifesta sur une vingtaine de chevaux environ, et se dissipa spontanément en quelques jours; tandis que, depuis six à huit semaines, elle est devenue très-grave et inspire de l'inquiétude aux cultivateurs.

C'est ce qui a déterminé M. André à vous demander, Monsieur le Ministre, la consultation d'un ou deux professeurs de l'École de médecine vétérinaire de l'État. Avant de réclamer cette intervention, il avait perdu six malades et il lui en restait quatre en traitement: — DEUX, chez le sieur Pierre Bouton, cultivateur et marchand de grains, qui possède, en outre, trois poulains bien portants, âgés: l'un de 9 semaines et allaité par sa mère malade; le deuxième de 1 an, et le troisième de 2 ans; — UN, chez le sieur Frenet, cultivateur et maréchal-ferrant, où il existe encore, en bonne santé, un autre cheval et deux poulains âgés, l'un de 2 ans et l'autre de 1 an; — UN, chez le sieur Schoup, cultivateur, et avec lequel se trouvent deux autres chevaux sains.

Voici les symptômes par lesquels cette affection se manifeste: Aucun phénomène prodromique ne l'annonce: le cheval qui en est atteint se montre d'abord et tout à coup raide dans les membres, surtout dans les antérieurs, qu'il meut à peu près comme dans la fourbure. On aperçoit ensuite, presque en même temps, une contraction convulsive ou tétanique des muscles du cou et de la région postérieure du bras, simulant une tumeur dure qui disparaît au bout de quelques heures, spontanément ou sous l'influence des ablutions d'eau froide, pour reparaitre assez souvent dans les mêmes régions du côté opposé du corps. Il n'y a aucune apparence de fièvre: la respiration et la circu-

lation s'exécutent ou à peu près comme dans les conditions de santé; il en est de même de la calorification. Ce n'est que vers le terme fatal de la maladie, que ces fonctions s'altèrent notablement; il y a alors une dyspnée plus ou moins prononcée, le pouls se développe davantage, puis il se ralentit et devient de plus en plus dépressible. La peau conserve une assez bonne température, de la moiteur, et les poils sont souples et assez luisants. Les sensations sont normales : le malade a l'oreille attentive, l'œil vif et brillant; mais les conjonctives et les autres muqueuses apparentes, d'abord injectées de sang et d'une teinte assez rouge, s'infiltrent bientôt et deviennent alors plus ou moins pâles, ternes, parfois même un peu livides. La région dorso-lombaire est inflexible et insensible à la pression de la main, et les muscles en sont fortement tendus. Quoiqu'il conserve l'appétit bon, et qu'il digère bien, le malade se montre bientôt d'une faiblesse telle que, quand il est couché, il lui est impossible de se relever.

Ce dernier phénomène est d'autant plus étrange, que rien ne l'annonce lorsque l'animal est debout. Après l'avoir relevé sur ses membres, on est tout étonné de le voir dans l'attitude d'un cheval sain : il se déplace et marche assez librement; il sait même reculer, quoiqu'avec un peu de difficulté, à cause de la rigidité de la région lombaire.

Lorsque le malade se couche, il s'étend horizontalement sur l'un des côtés et se tient immobile : il devient indifférent à tout ce qui l'entoure. On se hâte de le relever, ce qui se fait maintenant, avec une grande facilité, au moyen d'un appareil de poulies, de cordes et de sangles, imaginé par M. André, et qui se trouve établi, d'après ses indications, dans chacune des fermes où l'affection s'est déclarée. C'est que, quand on le laisse couché pendant quelque temps, la peau s'infiltré sur les parties saillantes, telles que les hanches, où elle se parchemine ensuite et tombe bientôt en gangrène, sous la forme d'épaisses escharres, qui sont soulevées et détachées par une abondante collection de pus, dont la sécrétion ne peut être que difficilement tarie. Il en résulte alors des ulcères dont l'étendue et la profondeur augmentent tous les jours.

La durée de la maladie est variable, mais elle est généralement courte, lorsqu'on ne la traite pas. Elle se termine, lorsqu'elle devient mortelle, par une issue hémorrhagique, alors rapidement et généralement mortelle. Les muqueuses s'infiltrent, le pouls se ralentit, se déprime, la respiration devient difficile, le malade ne peut entendre, et la mort survient.

Cette singulière affection est caractérisée par de fortes contractions musculaires, des crampes, puis par une rigidité, une tendresse de la peau et à l'ulcération de la région lombaire. Nous espérons, Monsieur le Ministre, que vous voudrez bien nous en assurer, et nous en assurer de la part de votre dévoué et fidèle serviteur, M. André, vétérinaire à Paris.

Nous allons maintenant vous dire le résultat de nos observations.

Au moment de la mort, on trouve dans l'aire d'ulcération une membrane, mais elle est très mince, et se détache facilement; la déhiscence est grande; la déhiscence qu'on la ferait n'est pas chargée de l'opération; puis l'artère cardiaque est séparée des autres vaisseaux, que nous

ns les conditions de
n. Ce n'est que vers
ions s'altèrent nota-
moins prononcée, le
alentit et devient de
ve une assez bonne
nt souples et assez
le malade a l'oreille
onctives et les autres
e sang et d'une teinte
nent alors plus ou
u livides. La région
à la pression de la
ndus. Quoiqu'il con-
le malade se montre
est couché, il lui est

étrange, que rien ne
rès l'avoir relevé sur
e dans l'attitude d'un
ez librement; il sait
sécurité, à cause de la

horizontalement sur
ent indifférent à tout
e qui se fait mainte-
l'un appareil de pour-
r M. André, et qui se
s chacune des fermes
nd on le laisse couché
sur les parties sail-
archemine ensuite et
d'épaisses escharres,
ondante collection de
cilement tarie. Il en
et la profondeur aug-

La durée de la maladie est ordinairement de trois à quatre semaines, lorsqu'on ne parvient pas à l'enrayer dès le début, et qu'elle devient mortelle. Le cheval qui en est atteint dépérit alors rapidement et devient de plus en plus faible. Les muqueuses s'infiltrent et se décolorent davantage; le poulx se ralentit, se déprime insensiblement et tend enfin à s'effacer; la respiration devient anxieuse; quelques éclats de toux se font entendre, et la mort ne tarde pas à frapper l'animal.

Cette singulière affection, remarquable surtout par de très-fortes contractions de quelques muscles, comme dans les crampes, puis par un affaiblissement progressif de la motricité, une tendance très-prononcée à l'escharrification de la peau et à l'ulcération de ce tégument, est évidemment, selon nous, une maladie générale, résultant d'une modification plus ou moins considérable du sang et, par suite, des centres nerveux, plus particulièrement de la moelle épinière. Afin de pouvoir nous en assurer et en rechercher la nature, nous avons cru devoir faire proposer, au sieur Bouton, le sacrifice, moyennant une indemnité de cent francs, de l'un de ses deux malades: une jument, âgée de 7 ans, qui était accablée depuis trois semaines de la maladie dont il nous importait de constater les lésions. Nous espérons, Monsieur le Ministre, que, ratifiant cette résolution, vous voudrez bien allouer cette indemnité à M. André, qui, à notre demande, s'était chargé d'acheter la jument comme pour lui-même, afin de décider son propriétaire à la laisser abattre.

Nous allons maintenant, Monsieur le Ministre, vous exposer le résultat de nos recherches nécropsiques sur cette bête.

Au moment de notre arrivée, elle était étendue sur sa litière, dans l'aire d'une grange; elle respirait encore assez régulièrement, mais elle était comme anéantie: elle ne faisait aucun mouvement; la détente musculaire était complète. Il fut décidé qu'on la ferait mourir par effusion de sang, et M. André se chargea de l'opération: il ouvrit d'abord une veine jugulaire, puis l'artère carotide primitive du même côté, et nous recueillîmes séparément, dans deux vases semblables, du sang de ces vaisseaux, que nous examinâmes, à plusieurs reprises, pendant

le laps de temps (environ deux heures) que nous consacraâmes à notre autopsie. Ces deux sangs étaient plus visqueux et d'une couleur plus foncée qu'à l'état normal : le sang artériel avait perdu sa rutilance caractéristique. — Au bout de dix à vingt minutes, l'un et l'autre de ces liquides organiques étaient coagulés; le caillot était très-volumineux, d'une forte consistance, et ne présentait qu'une mince pellicule blanche à sa surface, dans le sang veineux; tandis que, dans le sang artériel, il était pourvu d'une couenne blanche comprenant au moins le tiers de son épaisseur. On sait que le contraire a lieu dans les conditions de santé chez le cheval: le caillot du sang veineux est constamment, comme dans l'inflammation chez l'homme, garni d'une épaisse couche de fibrine presque pure, et cela, à cause de la plus grande proportion de cette matière organique et de la plus grande densité du sang, dont la coagulation se fait, par suite, plus lentement, et n'est pas encore complète, alors que la plus grande partie des globules rouges ont pu, en raison de leur grande pesanteur spécifique, se précipiter au fond du vase. Cette couenne est ordinairement moins épaisse, au contraire, sur le caillot du sang artériel, à cause de la plus prompte solidification de la fibrine que celui-ci renferme.

L'inspection microscopique de ce liquide ne nous y a révélé aucune altération anatomique. Il eût été très-intéressant de pouvoir en doser les gaz et l'examiner dans sa composition chimique. Nous ne doutons pas que, s'il nous avait été possible de nous charger de ces opérations, nous aurions eu à constater des particularités, en rapport avec les caractères physiques différents qui avaient fixé notre attention, et déjà indiquées — notamment l'augmentation de la fibrine — par ces caractères.

L'animal, que nous venions de sacrifier, était assez maigre et présentait, sur la plupart des parties saillantes, particulièrement sur les hanches, des ulcères de 6 à 8 centimètres environ de largeur et de profondeur. Dans les autres régions, la peau était seulement un peu plus adhérente. Le tissu musculaire était ferme et très-rouge.

Après cet examen général, nous avons procédé à l'ouverture des cavités splanchniques, et, par une inspection attentive des

différents organes qu'ils étaient indemnes à l'intérieur qu'à l'extérieur; nous devons toutefois en énoncer qu'il présentait des échymses à l'orifice auriculaire et sous l'endocarde.

Le crâne et le canal rachidien étaient beaucoup de précaution; les membranes délicates qui y sont contenues ont été examinées particulièrement dans les parties où la pie-mère était le plus épaisse, surtout autour de la base du crâne, avec une grande facilité.

La substance concolorée de l'encéphalo-rachidien n'a été trouvée que dans le tiers — celle du cerveau — d'une consistance sensible; on n'a vu aucune trace de congestion, et seulement remarqué la forte condensation et la sérosité, plus considérable, des ventricules de l'encéphale.

Les principales lésions que nous a été donné de constater à Fleurus, étaient donc de deux ordres: 1° une disposition chimique du sang à préciser, et 2° une modification dans les parties du système nerveux, notamment du prolongement du crâne.

D'une constatation attentive, de passer inaperçues; ces lésions n'ont été que de simples désordres fonctionnels.

La contraction convulsive de plusieurs régions, et surtout du pectoralis; l'affaiblissement

différents organes qui y sont renfermés, nous avons constaté qu'ils étaient indemnes de toute lésion quelconque, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur et dans leurs tissus constituants. Nous devons toutefois en excepter le cœur, dont le ventricule gauche présentait des ecchymoses, surtout étendues à sa base, près de l'orifice auriculaire, et consistant en extravasations sanguines sous l'endocarde.

Le crâne et le canal rachidien ont ensuite été ouverts avec beaucoup de précautions, afin d'éviter de froisser les parties délicates qui y sont contenues. Nous n'avons rien remarqué de particulier dans les membranes dure-mère et arachnoïde; mais la pie-mère était le siège d'une assez forte injection sanguine, surtout autour de la moelle épinière, dont elle se détachait avec une grande facilité.

La substance constituante de cette dernière partie de l'axe encéphalo-rachidien avait, ainsi que—quoiqu'à un degré moindre—celle du cerveau, du cervelet et du mésocéphale, une consistance sensiblement plus solide qu'à l'état normal, sans aucune trace de congestion dans cette substance. Nous avons seulement remarqué, lors de la dissection de ces organes, outre la forte condensation de la trame nerveuse, une proportion de sérosité, plus considérable qu'à l'état de santé, dans les ventricules de l'encéphale et dans les espaces sous-arachnoïdiens.

Les principales lésions, dans la maladie de l'espèce chevaline qu'il nous a été donné d'observer, pour la première fois, à Fleurus, étaient donc : 1^o une modification évidente de la composition chimique du sang, qu'il ne nous est pas possible de préciser, et 2^o une notable condensation de la trame des différentes parties du centre cérébro-spinal, et plus particulièrement du prolongement rachidien ou moelle épinière.

D'une constatation assez difficile et susceptible, par conséquent, de passer inaperçues dans un examen superficiel et peu attentif, ces lésions nous paraissent pouvoir rendre compte des désordres fonctionnels observés chez les malades.

La contraction convulsive ou tétanique des muscles de plusieurs régions, et surtout de ceux du cou, comme dans certains torticolis; l'affaiblissement si considérable de la contractilité

de ces organes, qui se manifeste ensuite, sans relâchement ou ramollissement de leur trame, et cela, au point que le malade, étant couché, ne puisse plus se relever, et qu'il reste étendu sur sa litière, insensible à toute excitation, sans même lever la tête; ces phénomènes peuvent s'expliquer par les altérations du centre nerveux prérappelées, dont ils sont, semble-t-il, des manifestations directes, surtout quand on tient compte, en même temps, des conditions hygiéniques dans lesquelles se sont antérieurement trouvés les animaux.

On voit, en effet, qu'il ne s'agit pas d'une maladie infectieuse, attribuable à des effluves miasmatiques, ni d'une altération profonde de l'organisme, dépendant d'aliments avariés ou mélangés à des matières nuisibles, ou donnés en quantités insuffisantes. Les écuries, où cette affection s'est déclarée, laissent très-peu à désirer sous le rapport de la salubrité, et les animaux malades, comme le démontre d'ailleurs leur embonpoint satisfaisant, ont toujours été bien nourris. Ils ont constamment reçu de bonnes rations d'une avoine, que nous avons reconnue d'excellente qualité, ainsi que de foin, de paille et surtout de féveroles. Et ce qui prouve encore, du reste, que la maladie en question n'est pas le résultat d'une nourriture insuffisamment réparatrice, mais plutôt d'une alimentation trop riche en substances alibiles, et surtout en matière plastique, telle que la fournissent les féveroles, c'est l'état où se trouve le deuxième malade du sieur Bouton, et dont nous devons vous donner un aperçu.

Il s'agit, Monsieur le ministre, d'une jument poulinière, atteinte depuis huit à dix jours, d'une forte détente musculaire, à peu près comme dans l'ivresse, qui la rend incapable de se relever quand elle est tombée (ce qui lui est arrivé en notre présence) ou qu'elle s'est couchée volontairement. Or, cette jument mange avec beaucoup d'appétit, digère bien, est douée d'un embonpoint assez considérable et allaite un poulain, aujourd'hui âgé de neuf semaines, que l'on n'a pu tenir séparé d'elle, la sécrétion laiteuse étant trop abondante pour pouvoir être tarie; et d'un autre côté, le liquide alimentaire qui résulte de cette sécrétion est de bonne qualité, car le nourrisson est gras et jouit d'une parfaite santé.

Il paraît donc probable, que nous venons de vous parler de l'introduction, dans le sang, de principes, sinon trop abondants, mais à-dire trop riches en matière plastique du sang, que nous avons constatée à l'autopsie de ce cheval et le volume considérable de ce caillot fibrineux qui, recueilli dans un verre, se liquéfie en cédant des matières plastiques de l'axe encéphalo-rachidien, substance conjonctive, que se les assimilant s'opposent à sa résistance exagérée, surtout dans la partie nerveuse, partant les symptômes signalent le début de la maladie des éléments nerveux, et enrayant ces fonctions et enrayant cette hypothèse, nous ne pouvons que confirmer cette hypothèse, surtout chez les chevaux de grande sensibilité, laquelle est la même que chez la jument atteinte de cette maladie déjà de deux à trois jours de l'enrayer dans sa partie, n'a pas bougé, en effluve et de l'artère ca...

Différents traitements ont été essayés, considérant les symptômes de la maladie, M. André a fait défermer les mors et il les a fait défermer, et la raideur des membres a disparu, et il leur a fait donner divers médicaments, et ils ont été guéris de morue.

Depuis quelques jours, on leur donne

sans relâchement ou point que le malade, et qu'il reste étendu, sans même lever la tête, par les altérations qui sont, semble-t-il, des symptômes, en nous, dans lesquelles se

d'une maladie infectieuse, ni d'une altération d'aliments avariés ou consommés en quantités innormes est déclarée, laissent à désirer la salubrité, et les animaux perdent leur embonpoint. Ils ont constamment une appétence que nous avons reconnue dans la paille et surtout de la luzerne, et ce n'est que par la crainte, que la maladie en nous est caractérisée par une écriture insuffisamment visible, et que le sang est trop riche en substance plastique, telle que la maladie nous donne le deuxième aspect, et nous donne un aperçu de la maladie. L'animal est d'abord un peu déprimé, et se rend incapable de se lever, et est arrivé en notre présence. Or, cette jument, qui est bien, est douée d'un caractère très doux, et un poulain, aujourd'hui, ne peut plus tenir séparé d'elle, et elle ne peut plus pour pouvoir être tentée, et le résultat qui résulte de la maladie est le gras

Il paraît donc probable que la maladie, apparemment nouvelle, que nous venons de décrire, a pour cause première l'introduction, dans le torrent circulatoire, de substances nutritives, sinon trop abondantes, du moins trop plastiques; c'est-à-dire trop riches en principes albumineux. D'où la trop grande plasticité du sang que, contre notre attente, nous avons constatée à l'autopsie de la bête malade qui nous a été sacrifiée, et le volume considérable, ainsi que la forte consistance du caillot fibrineux qui, par suite, s'est promptement formé dans ce liquide recueilli dans des vases, et, par conséquent, un excédant des matières albumineuses dans les éléments nerveux de l'axe encéphalo-rachidien, ainsi que dans le substratum de substance conjonctive qui les contient, lequel substratum, en se les assimilant s'est hypertrophié et a ainsi acquis une consistance exagérée, susceptible de déterminer une excitation nerveuse, partant les contractions musculaires insolites qui signalent le début de l'affection, et d'exercer plus tard sur les éléments nerveux une compression suffisante pour en gêner les fonctions et en enrayer les irradiations. Et ce qui tend à justifier cette hypothèse, c'est que la motricité n'est pas seule affaiblie chez les chevaux malades de Fleurus, mais encore la sensibilité, laquelle est même presque éteinte, lorsque, — comme chez la jument que nous avons autopsiée, — la maladie date déjà de deux à trois semaines, et qu'il n'a pas été possible de l'enrayer dans sa marche destructive. — Cette dernière bête n'a pas bougé, en effet, pendant la dissection de la veine jugulaire et de l'artère carotide, et elle s'est éteinte sans convulsion.

Différents traitements ont été opposés à cette affection. Considérant les symptômes de fourbure que présentent d'abord les malades, M. André a alors prescrit des purgatifs à ceux-ci, et il les a fait déferrer, etc.; mais voyant, avec la disparition de la raideur des membres, augmenter l'affaiblissement de la motricité, il leur a fait administrer ensuite, sans plus de succès, divers médicaments toniques et, en dernier lieu, l'huile de foie de morue.

Depuis quelques jours, on a pu en changer le régime alimentaire; on leur donne maintenant, au lieu de foin, du trèfle in-

carnat, vert. Nous espérons que cette modification dans la nourriture suffira, si pas pour obtenir la guérison des malades, au moins pour préserver les autres chevaux de l'affection dont ils souffrent.

Tel est, Monsieur le ministre, le résultat de la mission que nous avons remplie à Fleurus, le 17 et le 19 de ce mois. En vous l'adressant, nous vous prions, Monsieur le ministre, de vouloir agréer l'hommage de notre respectueux dévouement.

Extraits analytiques.

RECUEIL DE MÉDECINE VÉTÉRINAIRE PRATIQUE. Janvier et février 1866; analysé par M. DERACHE, répétiteur à l'école de Cureghem.

M. Bouley inaugure la publication annuelle par l'annonce de sa nomination au grade d'inspecteur général des écoles de France, sans toutefois renoncer à prendre une part active à la collaboration du Journal, dont il reste le directeur avec M. le professeur Reynal pour rédacteur en chef.

I. *Du typhus et de son identité avec la variole*, par M. H. BOULEY.

En écrivant cet article, dont le commencement seulement est en publication, l'auteur s'est proposé de savoir : 1° si la peste bovine et la variole sont une seule et même maladie ou si elles ont seulement des rapports similaires, et 2° si la vaccination peut être employée comme moyen prophylactique de la peste.

Ces questions étant tout actuelles en Angleterre, c'est là que M. Bouley est allé prendre ses premiers enseignements dans les travaux que poursuit M. le docteur Murchison, professeur adjoint et médecin dans deux hôpitaux à Londres, dont l'opinion est celle que professait jadis M. Dupuy d'Alfort.

M. Murchison a cru y voir d'abord quelque similitude avec la fièvre typhoïde de l'homme, mais il a été frappé des analogies de la peste avec la petite vérole. De 1711 à 1758, cette opinion avait été émise dans leurs écrits par MM. Ramazzini,

Lancisi, le docteur Layard : Vicq d'Azar prétendrait la maladie qu'il appelle « de grands rapport.

Murchison et Galtier ont constaté des apaties et circonscrites, qui se présentent sous la forme de peste, comme semblable à la peste.

Mais là seulement on a vu la peste rinderpest et la peste à l'appui, ainsi :

« 1° La petite vérole est la seule de l'homme qui revête la forme de rinderpest est aussi produite par les deux éruptions précédentes que présente dans les deux cas, l'écoulement de la bouche et du nez. On constate des pétéchiennes sous certaines circonstances qui affectent la forme de rinderpest, mais on ne guent difficilement d'écoulement de la bouche.

» 2° Les autres symptômes sont aussi ceux de la peste bovine, l'écoulement de la bouche, l'albuminurie et l'écoulement de la urine.

» 3° Les lésions anatomiques, savoir : l'inflammation des voies aériennes et des bronches, les ecchymoses et l'éruption de la peste, les lésions post mortem sont les mêmes que celles décrites par le docteur Murchison.

» 4° Dans les deux cas, l'écoulement s'exhale de la peau.

(1) Copland's Dict.